

ÉCOUTER LE BRUIT DES PAS :

Les livres et les garçons

par Robert Lipsyte¹

«... je sens profondément que j'écris pour les garçons, pour des garçons comme celui que j'étais, pour des garçons qui ont besoin qu'on les rassure en leur disant que leurs peurs de la violence et de l'humiliation et de la compétition sont partagées, et qu'on peut apprendre à vivre avec ses peurs en grandissant. »

Robert Lipsyte analyse avec une très grave sensibilité à travers sa propre expérience d'écrivain pour la jeunesse, les désirs et les rejets de la lecture chez les jeunes adolescents-garçons. Nous publions cet article fort éclairant avec l'aimable autorisation de la revue The Horn-Book.

J'ai eu de la chance, quand j'étais enfant, même si je n'en avais pas conscience à l'époque. J'étais trop gros pour le basket-ball ou le flirt poussé. Donc, je pouvais lire. Remarquez que j'écris *pouvais*, pas *devais*. Ce que je veux dire, c'est qu'on ne donne pas réellement aux garçons le droit de lire, pas de lire de bons livres en tous cas, de ceux qui parlent des relations ou des sentiments ou de la façon de s'y prendre avec les filles. Les garçons ont le droit de lire des livres sur la manière de conquérir le monde ou de construire des modèles réduits d'avions en balsa, mais pas ceux qui peuvent

leur être vraiment utiles ou les mettre à même de rendre service à l'humanité dans leur vie future. D'entrée, laissez-moi vous dire que je ne sais pas pourquoi ; peut-être que c'est un complot pour nous empêcher de devenir amis avec les filles ou de renverser les extra-terrestres qui gouvernent la planète, ou peut-être que ça a à voir avec les excédents de production des éditeurs. En tout cas, c'est mon postulat de base, et c'est la vérité pure.

Revenons à ce gros garçon. Il aurait pu être une fille, ou homosexuel, ou presque aveugle,

(1) Robert Lipsyte est l'auteur de plusieurs romans. *The Contender* a paru en 1989 à L'École des loisirs dans la collection Medium sous le titre : *Le Défi d'Alfred*.

ou faire partie des catégories de gens qui ont le droit de lire tout ce qu'ils veulent. Les camés du livre (les enragés accros dévoreurs de mots) mènent des vies dangereuses. Les livres devraient être inscrits au tableau des substances chimiques dangereuses. Certains, disons les oeuvres complètes de Nadine Gordimer, John Steinbeck, Richard Wright et Philip K. Dick, quelques-uns de mes préférés, peuvent vous dire tout ce que vous avez besoin de savoir. Mais d'autres ne devraient être délivrés que sur ordonnance.

Beaucoup des livres que lisent les garçons (ces textes porno-privé-vigile, ces romans d'espionnage cosmopolites, ces incitations au meurtre high-tech, et les variantes les plus crétines de science-fiction et d'heroic fantasy) contribuent à reproduire l'ordre social qui veut que les garçons deviennent des hommes qui cassent la gueule aux plus petits, femmes et enfants compris, qui ont peur les uns des autres et qui résisteront à toutes les pressions pour les faire sortir du cycle de la violence. Je ne suggère pas pour autant qu'on ait recours à la censure. Mais il est temps de défendre les attitudes positives avec l'agressivité que d'autres mettent à dealer le poison.

En fait, le livre qui a presque réussi à me démolir quand j'étais petit, était un livre de science. Ça s'appelait *Votre nouveau moi et l'hérédité*. Je l'avais trouvé dans une bibliothèque, quand j'avais dans les 12 ans, et j'avais parcouru avidement ses pages pour y chercher des images osées. Pour toute pornographie, j'y ai trouvé un graphique qui mesurait la masculinité du sujet en fonction de sa profession. La courbe virile culminait avec les pilotes d'essai, les techniciens, les explorateurs. Tout en bas, il y avait selon toute évidence mes futurs collègues, les prêtres, les enseignants et les écrivains.

Maintenant, si le mot *fille* était si dégradant (il l'est toujours, en fait ; les entraîneurs sportifs continuent à l'utiliser pour insulter

On dit qu'Olivier Bouton est une poule mouillée.



Il n'aime pas faire ce que les garçons doivent faire.

Olivier Bouton est une poule mouillée,
ill. Tomie De Paola, Centurion Jeunesse

les garçons), c'est qu'on apprend aux garçons que les filles n'ont pas d'avenir, que les aventures et les récompenses sont pour les garçons. Les New York Yankees étaient tous des garçons, dans mon enfance, et c'est toujours vrai. La plupart des hommes politiques éminents, des gens riches, des assassins, des fous de guerre sont des hommes. En même temps, la majorité des lecteurs de romans qui parlent d'amour et de tendresse sont des femmes.

Dans la controverse qui a couru ces dernières années sur les différences entre hommes et femmes, on a abordé la question de la différenciation par sexe des lectures adolescentes, en touchant des points importants, voire des points sensibles. Certains travaux de recherche ont démontré que les filles ont tendance à lire des livres avec des personnages féminins, des livres sur les problèmes familiaux, des livres sur les femmes, tous sujets qu'évitent les garçons.

Pendant ce temps, les garçons du même âge lisaient des livres sur le sport, et des docu-

mentaires scientifiques, probablement du même tabac que *Votre nouveau moi et l'hérédité*.

Ces résultats ont fait l'objet de débats, de controverses, voire de tentatives d'explications. Il y a eu des réponses freudiennes, jungiennes et génétiques.

On a dit que les garçons voulaient devenir maîtres du monde, alors que les filles se contentaient de vouloir le comprendre. Il y a eu la théorie de la différence sexuelle des cerveaux qui affirmait que les cerveaux masculins et féminins avaient des circuits électriques différents. C'est une théorie particulièrement maligne, parce qu'elle prétend expliquer non seulement pourquoi les femmes ne peuvent pas être de grands savants, mais aussi pourquoi elles n'en ont pas envie : elles sont trop futées pour perdre leur temps à ça.

Il y a eu les théoriciens du conditionnement culturel, les croisés du combat culture contre nature, et les journalistes qui font remarquer que la plupart des écrivains, des éditeurs, des enseignants et des bibliothécaires pour les enfants sont des femmes. On pourrait remarquer par la même occasion que la plupart des directeurs et des comptables pour lesquels elles travaillent sont des hommes.

Je pense que le problème est plus simple, bien que la solution soit complexe. Les garçons ne lisent pas autant que nous voudrions qu'ils lisent et ils ne lisent pas ce que nous voudrions leur voir lire, parce que les livres ne traitent en général pas de leurs vrais problèmes et de leurs vraies angoisses personnelles. On a tendance à traiter les garçons comme un groupe, une bande, un troupeau, une équipe, un gang, ou un conseil d'administration, mais pas comme des individus (comme nous le faisons pour les filles), qu'on doit amener à des lectures secrètes et personnelles.

Les garçons ont peur. Ils ont peur d'être humiliés, d'être blessés, dans leurs émotions et dans leur corps. Pour donner un équivalent, ils ont peur de recevoir un ballon en pleine figure et que ça fasse rire les gens. Les garçons ont peur d'avoir l'air imbécile et à côté de la plaque, devant les autres garçons et devant les filles, sur les terrains de sport et dans les salles de classe. Les garçons ont peur les uns des autres, et ils ont peur des filles. Beaucoup ont peur de l'homosexualité, parce qu'une part importante du comportement des garçons, du sport au viol collectif, s'apparente à une pratique érotique homosexuelle, ce qui crée des confusions.

Tout cela, bien sûr, rend grotesque l'idée reçue selon laquelle les livres de sport ne poseraient pas de problèmes, qu'ils seraient des tremplins anodins à d'autres pratiques de lecture. D'abord, je pense que la plupart des garçons qui découvrent la lecture à travers des livres de sport, continuent à ne lire que des livres de sport. Pire encore, ils vont lire des livres pleins de valeurs biaisées. Ce qui compte, c'est de gagner. Fais ce que dit l'entraîneur. Qu'elle ait raison ou tort, notre équipe est notre équipe.

J'ai eu beaucoup de chances de ne pas aimer le sport quand j'étais petit. Je n'ai presque pas lu de livres de sport.

J'ai commencé à écrire sur le sport par hasard. Peu de temps après que j'ai obtenu mes diplômes à Columbia, j'ai répondu à une annonce du *New York Times* pour être assistant rédacteur. C'était un boulot de grouillot au service des sports. Sept ans après, je suis devenu auteur de livres pour enfants par hasard.

J'étais à Las Vegas pour assister au championnat de poids lourds entre Muhammad Ali et Floyd Patterson. La nuit avant le combat, j'étais assis avec un vieux manager, Cus d'Amato, à côté de la piscine abandonnée et

illuminée au néon d'un hôtel de casino et il me racontait les nuits où il avait attendu à la porte du gymnase de son vieux ghetto, écoutant le bruit des pas du garçon qui deviendrait son futur champion³.

Si un gamin montait ces escaliers sombres, étroits et tortueux, seul et poussé par la peur, disait Cus d'Amato, il y avait une chance qu'il puisse tenir le coup, s'endurcir, se trouver lui-même à travers l'investissement personnel et le sacrifice. La peur, disait Cus, est comme le feu. Elle peut vous consumer, ou vous réchauffer ; elle peut vous détruire ou faire de vous un héros, un champion sur le ring et dans la vie.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. Pour moi à 27 ans, devenir un champion, c'était écrire de la fiction. Je n'avais jamais cherché à monter ces marches, parce que je n'avais jamais rien eu à dire, mais maintenant, j'avais des questions à traiter. A quoi ressemblait le gamin qui arrivait en haut de cet escalier obscur ? Que fuyait-il ? Où allait-il ? Personne ne pouvait me répondre. Il n'y avait qu'un seul moyen de savoir.

C'est difficile à croire, mais quand je suis revenu à New York, après le combat, j'avais reçu une lettre du département des livres pour enfants de Harper et Row, qui me demandait si j'avais « jamais envisagé d'écrire un roman qui se situerait dans le milieu de la boxe ». J'avais déjà commencé. Tout ce que je pouvais leur dire c'est que ce livre serait plein d'escaliers sombres, étroits et tortueux et que ça s'appellerait *The Contender*.

Parce que le roman était court et linéaire, sans histoire de sexe (bien qu'il y ait de la violence) et que le personnage principal avait 17 ans, il fut adressé à un nouveau marché : celui des adolescents de plus de 12 ans. Il fut publié en 1967 et participa d'une mode littéraire. C'était l'époque où tra-

vaillaient des directeurs de collections comme Ursula Nordstrom et Charlotte Zolotow de chez Harper, et où on publiait des écrivains aussi différents que S.E. Hinton, M.E. Kerr, Paul Zindel, Robert Cormier et Judy Blume.

Bien que *The Contender* ait rencontré un succès commercial et critique, la mode continua sans moi. J'ai abandonné les romans pour adolescents et le journalisme sportif pour écrire des romans pour adultes et des scénarios, avec des bonheurs divers. Mais je n'ai jamais retrouvé les réactions que j'avais obtenues avec ce roman pour adolescents, cette impression d'arriver à rentrer en contact avec la vie des autres. Des filles blanches de l'Iowa m'ont écrit que même si Alfred Brooks était un garçon noir de Harlem, elles partageaient ses espoirs et ses angoisses. Des garçons noirs de Harlem m'ont écrit qu'ils avaient lu le livre parce qu'ils y étaient obligés par l'école, et qu'ils l'avaient aimé, sauf la fin. Il n'y avait pas de fin. Qu'est-ce qui est arrivé à Alfred Brooks ? Est-ce qu'il a réussi à faire décrocher son ami James de l'héroïne ? Est-ce qu'il a terminé sa scolarité ? Est-ce qu'il a réussi à devenir boxeur bien qu'il ne soit pas un tueur-né ?

J'ai répondu à toutes ces lettres, en suggérant que c'était à eux d'écrire le dernier chapitre. Je ne leur disais pas que je me considérais comme un auteur de romans pour ados à la retraite, l'homme d'un seul livre. Mon avenir, pensais-je, c'était d'écrire *Le Roi Lear*, pas *Le Jeune Lear*. Puis, par une nuit magique il y a 14 ans, alors que j'écrivais un article sur les livres qui m'avaient marqué quand j'étais gamin, la phrase « dans la prison de ma graisse » est tombée de ma machine à écrire. J'avais été très gros. Gros comment ? Quand le chiffre

(3) Champion : en anglais *Contender*.

200 s'est affiché sur la balance, j'ai renoncé. Comment avais-je fait pour perdre toute cette graisse ? Il n'y avait qu'un moyen de répondre à toutes ces questions.

Les lettres pour *One fat summer* étaient formidables. Les plus jeunes lecteurs font des personnages leurs amis. Une fille m'a dit qu'elle comprenait parfaitement le gros garçon, parce qu'elle était « maigre comme un manche à balai et haute de six pieds ».

Cette fois, je suis allé dans des écoles et des bibliothèques pour répondre à des questions. Oui, c'est parce que j'étais gros que je suis devenu un lecteur et un écrivain. Oui, mes enfants lisent mes livres. Non, je ne suis pas riche. Et pourtant.

Pendant que les enfants m'observaient, je les observais. En classe, les filles étaient d'accord pour se livrer face au groupe. Les garçons s'asseyaient sur leurs mains. Ils étaient cool.

J'essayais de les réchauffer en leur racontant l'histoire du vieux manager, Cus d'Amato. Quelques années après notre fameuse rencontre, il était parti dans une ville rurale au nord de l'État de New York, pour attendre la mort. Il berçait sa vie dans un fauteuil à bascule quand il a à nouveau entendu le bruit des pas. Un de ses anciens boxeurs était conseiller pédagogique dans une école spécialisée non loin de là. Il y avait là un adolescent de 14 ans plein d'énergie et désespérément malheureux qui démolissait l'école. Cus pourrait-il détourner cette énorme colère vers la boxe ? A contre-cœur, Cus a accepté.

Tout le monde aimait cette histoire, et elle permettait parfois d'ouvrir la discussion, de parler de la colère et des sentiments destructeurs, de l'espoir et des images du père, et quelquefois j'arrivais à parler aux garçons, d'abord de Cus et de son champion, puis d'eux-mêmes. Ils disaient les mêmes choses que les filles, qu'ils se connaissaient mal, qu'ils n'aimaient pas forcément leur corps, et qu'ils avaient peur de l'avenir, de l'école

et de leurs parents, et, selon l'endroit où ils vivaient, qu'ils craignaient l'alcoolisme, ou la conduite dangereuse, ou la drogue, ou de se faire tirer dessus par erreur en sortant de chez eux.

Dans les années 80, j'ai à nouveau quitté le monde du roman pour ados pour devenir journaliste à la télévision. Quand mon passé resurgissait, c'était souvent une affaire de génération : quelqu'un de beaucoup plus jeune me demandait ce qui était arrivé à Alfred Brooks, qu'il avait rencontré au collège. Ma génération de lecteurs vieillissait. Ils savaient qui était Cus d'Amato, parce que le gamin de l'école de redressement, c'était Mike Tyson. Cus plus tard adopta Mike, mais mourut juste avant que Mike devienne champion du monde des poids lourds. Cus aurait compris ce qui arrivait à Mike, comment il a perdu contrôle et laissé le feu le consumer. Je ne pense pas que ce serait arrivé si Cus avait été de ce monde.

Pendant ce temps, je me demandais quand mon propre champion arriverait en haut des marches. Je voulais écrire à nouveau. Je voulais avoir quelque chose de neuf à dire.

Et par une nuit magique il y a 5 ans, alors que j'écrivais un article sur les réserves, un jeune indien m'a raconté son angoisse d'être coincé dans la réserve et de ne pas oser en sortir. Il s'était échappé une fois, un triomphe de l'instinct de survie, pensait-il, mais il avait été ramené par la police, une défaite humiliante.

Essaierait-il à nouveau ? Que fuyait-il ? Vers où ? Il n'y avait qu'un seul moyen de savoir. La maison d'édition s'appelle Harper Collins, maintenant, et Charlotte Zolotow est à la retraite, mais elle a publié *The Brave* avant de partir. Ça parle d'un petit boxeur, Sonny Bear, à moitié indien, à moitié blanc, qui tombe au milieu d'une guerre des gangs de dealers à Time Square et qui est pris au piège entre un trafiquant pervers et un ser-

gent de police dur et amer, Alfred Brooks. Le même.

L'énorme satisfaction qu'a été l'écriture de *The Brave* m'a ramené au monde des romans pour ados par la voie royale. J'avais un nouveau livre, *The Chemo Kid*, à propos d'un garçon à qui son traitement pour le cancer donne des pouvoirs surnaturels, et j'étais plongé dans l'écriture de *The Chief*, la suite de *The Brave*. Je suis débordé, parce que j'écris aussi une histoire du XXe siècle à travers la vie des sportifs célèbres.

Bien que mon courrier démontre qu'au moins la moitié de mon lectorat est composé de filles, je sens profondément que j'écris pour les garçons, pour des garçons comme celui que j'étais, pour des garçons qui ont besoin qu'on les rassure en leur disant que leurs peurs de la violence et de l'humiliation et de la compétition sont partagées, et qu'on peut apprendre à vivre avec ses peurs en grandissant. Le feu peut servir à chauffer la maison ou à préparer le repas aussi bien qu'à détruire. L'individu est en mesure de choisir.

Je ne suis pas seul à écrire ce genre de livres. Je pense que Robert Cormier est le meilleur romancier pour adolescents en langue anglaise, un de nos meilleurs écrivains tout court, et j'admire le travail, entre autres, de Walter Dean Myers, Chris Crutcher, Jim Naughton et M.E. Kerr, ce qui prouve que le sexe n'est pas un critère discriminant.

Si bons que soient leurs livres, cependant, ils ne serviront à rien si les enseignants, les bibliothécaires et les parents ne les mettent pas entre les mains des garçons. C'est un premier pas essentiel. Par la séduction ou la force, par le chantage ou la corruption, en utilisant tous les moyens pour les faire parvenir dans les mains des garçons (ou dans la poche de leur jean). Mais quelle qu'en soit la difficulté, c'est la première étape. Après, il faut leur apprendre à les lire.

Pour lire un livre, vous devez être capable de vous plonger dans une histoire, de vous identifier aux personnages, de partager leurs émotions. Vous devez accepter de vous laisser toucher par le livre comme vous devez vous laisser toucher par la personne avec qui vous avez une relation profonde. Ce n'est pas facile pour un homme dans cette société, particulièrement pour un adolescent qui ne maîtrise pas bien son identité, sa sexualité, son avenir.

Donc, il faut changer la société pour que les garçons lisent de bons livres. C'est vrai. Mais dans ce processus, si nous pouvons faire que quelques garçons lisent de vraiment bons livres, nous aurons mis en route le changement. Une révolution, page après page.

Les garçons doivent apprendre ce que les filles savent déjà, qu'un livre est quelque chose qu'on peut transformer en grotte, et qu'on peut ramper dans la grotte, se lover dedans, l'explorer et y trouver ce qui y est caché, et ce qui est caché en soi. Un jour, il y aura des livres qui parleront des vrais problèmes des garçons : comment ils peuvent lier amitié avec d'autres garçons en partageant des émotions plutôt qu'en se bagarrant, comment ils peuvent être amis avec des filles. On peut même imaginer qu'il y aura des livres sur un sujet qui angoisse des milliers de garçons, dont beaucoup sont des athlètes machos : comment gérer ses désirs sexuels envers d'autres garçons. Qu'est-ce que ça veut dire ? Comme journaliste, j'ai récemment écrit un article sur un jeune joueur de football qui éprouvait une attirance sexuelle pour d'autres hommes, qui a voulu la nier à force de bagarres et d'alcool, et qui a fini par essayer de se tuer. Il est maintenant quadriplégique, à cause de cette tentative de suicide, et quand mon article est paru, lui et moi avons été inondés de lettres

et de coups de téléphone de jeunes gens qui voulaient parler. Un livre aurait pu les aider, un livre qui leur aurait dit qu'ils n'étaient pas les seuls, que c'est quelque chose qu'on peut partager. Un livre est un lieu secret où vous pouvez trouver votre propre lieu secret, sans personne pour épier votre rire ou vos larmes. C'est l'El Dorado

de ce millénaire : c'est l'équivalent intellectuel et émotionnel du *safe sex*. ■

(Traduction de Caroline Rives d'après « Listening for the Footsteps : Books and Boys » de Robert Lipsyte : *The Horn Book Magazine*, mai-juin 1992, reproduit avec l'aimable autorisation de The Horn Book, Inc.)



Le Tunnel, ill. A. Browne, Kaléidoscope